

LA VACHE DES ORPHELINS

Le conte, facteur d'intégration pour les enfants de migrants

par Nadine Decourt

« *Le conte n'est-il pas, par sa transculturalité même le moyen d'entrer sans effraction dans une culture autre et d'élargir notre imaginaire ?* » *C'est à une réflexion, nourrie par une longue pratique au CEFISEM de Lyon, sur le rôle du conte dans l'intégration des enfants de l'immigration mais aussi sur la notion même d'intégration, que nous invite ici Nadine Decourt.**

Avec des enfants d'origine étrangère, après l'expérience des États-Unis au début du siècle, le conte est apparu comme un moyen de donner la parole à des enfants venus d'ailleurs. Il s'agit, dans cette optique, de jouer le jeu des racines, d'entreprendre une œuvre de revalorisation, auprès de populations qui ont vite fait d'intérioriser le sentiment d'infériorité qui s'attache à la condition d'immigré.

Pourquoi en effet ne pas raconter « Le Chêne de l'Ogre » (version kabyle du *Petit*

Chaperon Rouge), selon M. Taos Amrouche¹, à des enfants qui sauront se retrouver dans le nom d'Aïcha, percevoir les tintements de ses petits bracelets et s'émerveiller de ce plat de couscous apporté (avec la galette) au vieux grand-père alité. J'ai vu des visages s'illuminer et des enfants oser prendre la parole et, plus que briser la honte, éprouver de la fierté. Ce travail que l'on pourrait dire de réparation narcissique était et reste très important, particulièrement à l'école maternelle, qui est la première école. S'il y a rupture avec la famille, elle ne

(*) Au CEFISEM de Lyon (Centre chargé de la Formation et de l'Information pour la Scolarisation des Enfants de Migrants) Nadine Decourt a pu accompagner des projets de quartier et travailler dans des classes de la maternelle au collège avec des enseignants et des non enseignants partenaires de l'école. Elle a soutenu une thèse sur le conte et les usages de la variation qui paraîtra prochainement aux Presses Universitaires de Lyon sous le titre : *La Vache des orphelins, conte et immigration*.

(1) M. Taos Amrouche : *Le Grain magique*, Maspéro/Poche.

doit pas être celle de l'exclusion, de l'ignorance ou du mépris.

Pourquoi le conte ?

Comptines, danse, musique, cuisine, calligraphie du nom propre ont constitué des modules stratégiques. Le conte cependant présente bien des avantages. D'une part il existe chez nous une tradition pédagogique du conte, avec des supports faciles à trouver et déjà ouverts sur une bibliothèque internationale couvrant de nombreux pays, dont des pays d'émigration. D'autre part, le conte est un voyage dans l'imaginaire. Il est éminemment transculturel et nous offre toutes les ressources de sa variabilité pour passer d'une culture à l'autre. Mais, plus encore, il a institué des parents dans le rôle valorisant de professeurs de la parole, de maîtres en communication (ce qui est une des fonctions du conteur et du conte dans la tradition orale, si l'on se réfère aux travaux de S. Platiel sur les contes africains). Il a entrouvert le trésor inépuisable d'une mémoire d'histoires pour faire rêver. Il a en même temps suscité des récits de vie et mis en correspondance les générations. Telle vieille grand-mère restée au pays a été évoquée et comme ressuscitée. La demande de l'école a en quelque sorte autorisé et réveillé la transmission ; elle a du même coup transformé positivement le regard des enfants sur les parents.

Ainsi s'est opéré ce que le psychologue A. Yahyaoui² appelle un déblocage de l'imaginaire bien souvent arrêté avec le franchissement des frontières. J'ai vu des mères interroger leurs voisines pour combler des trous de mémoire, une autre se mettre à

raconter à ses enfants, ce qu'elle n'osait plus faire, voyant bien qu'ils ne comprenaient plus bien l'arabe qu'elle parlait et qu'elle n'avait pas fait assez de progrès en français, d'autres mères enfin (mais des pères aussi) prendre le chemin de l'école en qualité moins de parents que d'intervenants extérieurs.

Les vertus du contage bilingue

Si le premier objectif a été de médiation, les justifications linguistiques sont venues après et soulèvent aujourd'hui un morceau du voile de l'intégration ou, en d'autres termes, du mystère de la réussite scolaire de quelques-uns. En effet les recherches récentes en psycholinguistique³ tendent à montrer que le bilinguisme des enfants de migrants, loin d'être un handicap, peut être une chance. A deux conditions : d'une part que les enfants aient une image positive de leur langue maternelle et n'aient pas ce sentiment de honte et de trahison qui rend l'enfant silencieux. D'autre part, que toutes les fonctions du langage soient utilisées dans l'une et l'autre langue. Cela suppose que la langue maternelle ne soit pas cantonnée dans un code restreint, au sens où l'entend le sociolinguiste B. Bernstein⁴, c'est-à-dire qu'elle ne se limite pas à des échanges utilitaires ou marqués par l'implicite et saturés d'affect.

A cet égard, les moments de contage bilingue ont été particulièrement importants, dans la mesure où ils permettaient à la langue de se manifester dans toute sa symbolique, sa gestuelle, sa musicalité, dans son rapport à la poétique. Certes, des parents se réclamant de la culture française sont venus se

(2) A. Yahyaoui : « Le temps des enfants, le temps des parents ou l'inévitable réparation narcissique », in *Petite Enfance et Immigration. Vouloir ou subir l'interculturel ?*, 1987, p. 89-105.

(3) Voir notamment G. Vermes, « Développement cognitif et bilinguisme des enfants de migrants », *Migrants-Formation*, n°74, septembre 1983, p. 14-20 et J.F. Hamers, « Un modèle socio-psychologique du développement bilingue », *Langage et Société*, n°43, mars 1983, p. 91-102.

(4) B. Bernstein : *Langage et classes sociales*, Ed. de Minuit, 1975.

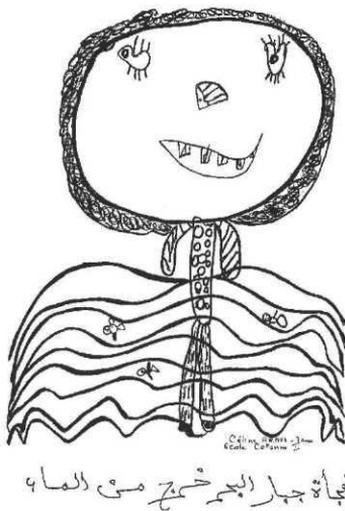
plaindre de l'intrusion de la langue arabe et il a fallu redoubler de vigilance, prendre le détour du chinois, de l'anglais ou même du portugais, de l'italien etc. Mais la VO venant après la VF, faisait dire à tous, émerveillés « Nous avons compris ». Et, dans les familles aussi, les contes ont eu droit de cité et des petits Chaperons Rouges en ont profité pour se faire ouvrir la porte.

Lire-Ecrire

La confection d'albums illustrés, pour garder trace, est venue renforcer cette éducation à la tolérance qui était en même temps développement d'une curiosité métalinguistique. Des enfants de moyenne et grande section ont jonglé avec le sens de l'écriture ou, du moins, admis que l'envers des uns puisse être l'endroit des autres (je pense au sens de l'écriture arabe). Certains ont même ensuite poussé le sentiment de toute puissance à feuilleter, à leur gré, un grand livre des prénoms de la classe : « à l'arabe, disaient-ils, en le prenant à l'envers, à la française, à la chinoise » (en le manipulant à la façon d'un calendrier). Il me semble qu'il y a bien eu là travail d'intégration au sens où la différence des uns fait éclater la différence des autres et fait entrer dans un processus de connaissance et de reconnaissance. Le livre a joué, peut jouer un rôle d'ambassadeur, tel ce livre de contes revenu plusieurs mois après sa mise en circulation dans une école maternelle de Villefranche et qui avait doublé de volume à force d'être passé de mains en mains, apportant à la tradition orale comme l'hommage de l'écriture, écriture dont on sait la fonction de sacralisation.

Le conte est ainsi un moyen de faire entrer des enfants, étrangers aux pratiques scripturales, dans la culture graphique qui est la voie obligée des apprentissages comme d'un bon usage de la vie la plus quotidienne.

Il était une fois, au Centre social de Montferré à Saint-Etienne, des femmes qui



Hadidouane et la sorcière, L'Harmattan

réussirent à rassembler la mémoire de leurs contes. Les enfants les ont illustrés, un éditeur, L'Harmattan, a publié un premier volume *Lundja, Contes du Maghreb* (1987), puis un deuxième *Hadidouane et la sorcière*, accompagné celui-ci d'une cassette des six premiers contes en arabe, français et kabyle. J'en profite pour signaler à quel point le conte a joué le rôle de révélateur d'une culture berbère longtemps occultée jusque dans l'immigration maghrébine. En effet, la plupart des contes que j'ai pu collecter l'ont été dans des familles qui se sont évertuées depuis des siècles à défendre leur patrimoine et entendent aujourd'hui le partager.

Mais aujourd'hui ? Nouvel argumentaire

Cette pédagogie interculturelle a eu sa force et sa faiblesse. Le danger a bien été perçu et combattu d'un enfermement dans le folklore, d'un renforcement des ghettos, sous prétexte de respecter et valoriser la différence. Les jeunes des banlieues, les responsables du mouvement beur proclament aujourd'hui le droit à l'indifférence. Ils se disent bien radi-

calement différents de leurs aînés et disent leurs très jeunes frères et sœurs bien différents d'eux-mêmes. Cultures des banlieues, « culture MacDo », comme disent certains : les ponts seraient-ils coupés et les voies de l'intégration impénétrables ou singulièrement brouillées ? Comme dans ce face-à-face du dernier livre publié aux éditions Syros, *Les enfants de la mer*, lequel oppose l'imaginaire du conte pour enfants d'une planète qui englobe l'école et comprend l'écrit et la réalité des enfants de la rue (à défaut de savoir dépendre leur imaginaire, dont les auteurs ne doutent pourtant pas qu'il existe). De fait, et le propos ne se veut pas ici provocateur, la culture MacDo n'est pas si éloignée du conte et singe le monde merveilleux des nains bénéfiques, l'abondance de la table magique, le miroitement des décors féeriques... En outre, dans le bouleversement des sociétés, il y a et il y aura de nouveaux migrants, des réfugiés en mal d'insertion économique et voués aux déceptions et aux difficultés de l'adaptation.

Quoi qu'il en soit, il importe de mettre toujours en doute nos certitudes, fussent-elles les plus récentes, de suspecter les prévisions les mieux établies. Des enquêtes ont prouvé, là où l'on attendait des enfants non-francophones, un français des quartiers Nord de Marseille. H. Delofeu (Université Aix-Marseille) s'est attaqué à ce qu'il a appelé « le mythe du dialecte de l'enfant de Migrant »⁵. D'autres enquêtes *a contrario* prouvent aujourd'hui, là où l'on attend des enfants au parler bien d'ici, ce que C. de Hérédia-Deprez (Université Paris V) appelle plurilinguisme urbain⁶.

Le praticien sait bien qu'il a à s'accommoder de l'aléatoire, de l'hétérogène. Il importe

d'opérer absolument, et par tous les moyens, ce que F. Doukhan (médecin psychiatre) appelle la reconnaissance du premier niveau. Cette reconnaissance des premiers apports de la culture et de la langue maternelle est fondamentale pour le développement harmonieux de l'enfant. C'est à cette condition qu'il pourra assumer son héritage et s'en libérer.

L'argument, loin d'être caduc, est d'autant plus pertinent que se développe, par-delà l'immigration, le sentiment de double résidence. L'on est d'ici, on vit ici, mais avec un regard sur là-bas et réciproquement toute la famille de là-bas participe à ici, qu'il soit celui de « l'univers Tati » ou celui de l'actualité aux dimensions du monde. Il appartient à l'école de favoriser ce choix d'une double culture, qui s'enracine dans un passé et invente le futur.

Quand bien même les enfants auraient perdu la langue de leur origine, cela n'efface pas la question précisément de l'origine et de la filiation, comme le démontre le psychothérapeute A. Yahyaoui. Toute une culture s'est déposée et construite en eux, pour laquelle le conte peut apporter des stratégies d'identification et de repérage, des espaces de jeu identitaire.

Vouloir l'intégration ?

Je reprendrai ici le titre d'un colloque du GRAPE (Groupe de Recherche et d'action pour l'Enfance) sur la Petite Enfance, lequel mettait en avant, en 1989, le concept problématique, et qui hante toujours les débats, d'« interculturel ».

En effet, ce que nous disent crûment les jeunes aujourd'hui, c'est « Plus intégré que moi, tu meurs. Jusqu'à quand allez-vous

(5) H.J. Delofeu : « Y a-t-il un dialecte propre aux enfants de migrants ? », *Champs éducatifs* 1, ELA, Didier, 1979.

(6) C. de Hérédia-Deprez : « Le plurilinguisme des enfants à Paris », *Revue Internationale des Migrations Européennes*, 1989, vol. 5/2, p. 71-88.

nous traiter d'immigré, de fils d'immigré, de petit-fils, d'arrière-petit fils d'immigré, nous laisser dans la marge de votre page, nous concéder des miettes ? »

Il n'y a pas de problème d'intégration, parlons en termes de processus, disent les spécialistes.

Les cultures de l'immigration sont à considérer comme des cultures d'apport, qui enrichissent notre identité nationale. Telle est la recommandation expresse faite par J. Berque en 1985, dans son rapport *L'immigration à l'école de la République*.

Mais qui, de part et d'autre, a pris ou prendra le risque d'appeler « Contes de France », ou « Contes de nos banlieues », ce matériau collecté tous azimuts dans les quartiers sous des titres tels que : « Contes du Maghreb » ou à l'extrême rigueur « Contes d'ici et d'ailleurs », ou encore « Histoires maghrébines » ? Les choses sont-elles si claires et si mûres et comment s'ouvrir précisément à l'ouverture ?

Le conte ne serait-il pas justement un outil aussi modeste qu'efficace, au milieu des débats qui nous agitent ? N'est-il pas tout d'abord un formidable instrument de rencontres, par sa transculturalité même, le moyen d'entrer sans effraction dans une culture autre et d'élargir notre imaginaire ? Outil pour le maître d'abord, à seule fin de se libérer du piège de l'ethnocentrisme, comme du piège de l'universalisme. A cette lutte permanente le conte prête ses enchantements. J'en voudrais pour seul exemple *La vache des orphelins* (conte-type T 450 selon la classification d'Aarne et Thompson). Les versions maghrébines sont les seules à nous offrir le conte-prologue de la vache, (que l'on trouverait dans d'autres contes européens pour signifier les persécutions d'une marâtre). Cette vache nous plonge au cœur de la tradition kabyle et nous montre l'image très forte d'une mère protectrice de ses enfants, par-delà la mort. Son lait miracu-



L'ogresse, Nacer Khemir, Maspero

leux vient au secours d'un frère et d'une sœur affamés. L'élimination de la vache montre la cruauté de l'exil et ravive les angoisses de la séparation. Elle désigne en même temps la sœur comme la protectrice et servante du frère (comme l'exige la tradition). Et, tout au long du conte, se tisse un code alimentaire extrêmement élaboré qui aboutit au motif du festin d'Atrée. L'héroïne ordonne que la coupable soit tuée, transformée en ragoût et portée, comme cadeau, à sa mère. Les conteuses, à ce motif, jubilent du bon tour joué aux méchants, mais cette jubilation s'accompagne d'un rire, un rire de connivence. « Hein, qu'elle est méchante et tant pis pour elle ; ce n'est pas là acte de barbarie, mais pure justice » semble dire tel gloussement. Et ainsi suis-je invitée moi aussi à rire, au lieu de m'effaroucher. Petit à petit, j'ai pris goût moi aussi à ces horribles festins, pas plus horribles que nos bûchers et nos tonneaux hérissés de couteaux et farcis de serpents. De ce motif en péril (que certaines mères n'osent plus raconter à leurs enfants), je fais ici le plaidoyer, pour tous les

motifs, qui nous dérangent et nous font un peu vite oublier la leçon de B. Bettelheim. A lire et relire les contes d'ogresses, de lièvres et d'araignées, nous entrerons dans une culture autrement que par le biais de conférences (ce qui n'exclut pas ces dernières ni le bonheur des exégèses). A les écouter, nous est offert un autre rapport à la parole, au chant, à l'espace et au corps. Cependant on ne saurait se contenter d'une simple invitation au voyage, sans prendre le risque de l'exotisme ou de la juxtaposition.

Semblables et différents

En fait, le conte nous offre l'immense ressource de sa variabilité et c'est ce qui en fait, me semble-t-il, un modèle privilégié d'intégration et d'ouverture culturelle. L'on pourra toujours dénicher ou évoquer une version d'appartenance, toujours afficher une version autre (nivernaise ou libanaise), pour démentir toute survalorisation ou ignorance et entrer dans la dialectique du même et de l'autre. Nous sommes semblables et différents et, pour une fois, le « nous » n'est pas d'exclusion ; il ne montre pas du doigt « eux », ceux que, sous prétexte d'intégration, l'on voudrait ou bien caméléons (dans une assimilation qui n'ose plus dire son nom) ou éternellement en marge.

Le programme peut paraître ambitieux et l'idée de corpus (un même conte et ses variantes) bien théorique à des enseignants d'école maternelle. Pourtant, je ne le crois pas et la mise en place des « cycles d'apprentissage » doit nous donner de l'audace. Les recherches menées récemment avec de jeunes enfants nous ont ouvert les yeux sur les capacités cognitives et métalinguistiques de ceux que l'on n'hésite pas à appeler, dès le plus jeune âge, des enfants-chercheurs. A nous peut-être de multiplier les occasions et les supports. J'ai vu des enfants de trois et quatre ans naviguer allégrement dans toutes les versions qu'ils avaient pu collectionner

de « Frère Jacques » et réclamer, selon l'humeur, de chanter la version du papa d'Isabelle, de la maman de Mourad avant de la réclamer tout simplement en breton, en grec, en portugais, en arabe etc. J'ai vu des enfants de CP traiter en experts un corpus de six versions du *Petit Chaperon Rouge*, bien conscients en fin de compte qu'il n'y a pas de « vraie » version, mais la version de tel ou tel, des enfants friands de nouveauté, prêts à accueillir toute autre version. Le jeu de la comparaison est jeu des premiers âges et chacun s'y exerce selon les situations qui sont offertes et ses compétences. De même qu'il y a place pour un usage « magique » du conte, il y a place pour un usage ludique. Les jeunes auditeurs aiment anticiper sur le mode du conte à la courte-paille cher à Gianni Rodari et ils excellent tout particulièrement, revanche sur l'adulte, à choisir les punitions. Il est peut-être bon de mettre clairement en place les éléments qui serviront à construire des choix et des stratégies de repérages, aussi balbutiant que puisse paraître le système à l'adulte. Sans doute avons-nous moins aujourd'hui à raisonner en termes d'appartenance culturelle qu'en termes d'identité plurielle, laquelle se construit dans la dynamique de l'interaction sociale.

Je voudrais, pour terminer, signaler quelques outils d'invitation à la variation, comme invitation à vivre autrement l'univers des textes : tout d'abord le fameux catalogue de P. Delarue et M.L. Ténèze, catalogue raisonné en 4 volumes qui s'appuie sur la classification internationale d'Aarne et Thompson (*Le Conte populaire français*, Maisonneuve et Larose). Il permet de repérer ce qu'on appelle un conte-type, c'est-à-dire, un agencement de récit dont les éléments communs aux diverses variantes nous font dire par exemple qu'il s'agit d'un *Petit Chaperon Rouge* (T 333). Fort de ce catalogue, il n'est que de parcourir les nom-



ill. de M. Sendak pour « Frérot et Sœurette »
(conte-type T450) in : *Les Trois plumes et douze autres contes*, Gallimard

breux recueils aux dimensions des 365 jours de l'année (cf. la Collection lancée par Muriel Bloch chez Hatier). Je recommanderai tout particulièrement les livres bilingues et le travail de Suzanne Bukiet aux éditions Syros. L'immigration ici rejoint et pulvérise l'idée d'Europe, comme elle questionne déjà la

domination d'une culture anglo-saxonne, ce qui est une autre affaire, mais est-ce bien différent ?

L'idée de variation interdit toute conclusion. Mon propos, pour finir, sera de vigilance et de prudence. Sous l'outil pédagogique, n'oublions jamais l'objet littéraire. La langue du conte est une évidence, qui pourtant ne va jamais de soi. Ce que les contes immigrés, collectés ça et là, nous révèlent, c'est aussi la vie d'une langue populaire, métisse, mais dont le métissage ne doit pas nous masquer le caractère vernaculaire, une langue orale aux mille saveurs, aux symétries les plus subtiles que ni la traduction, ni la transcription ne doivent appauvrir, plier aux normes d'un écrit scolaire. « Ecoute, mémé, c'est pas comme ça qu'on fait la galette ». « Mémé », mille fois mieux que par l'expert, traduit le mot, incompréhensible sans note de l'ethnologue, de « tante ». Et puis il y a « ces gosses qui machinent dans le pré » et toutes ces entorses à la grammaire qui portent cependant une orchestration savante du récit. Peut-être l'intégration est-elle à chercher là, très modestement, dans ces travaux pratiques, indéfiniment remis sur le chantier. ■

Cet article fait suite à une intervention de Nadine Decourt dans le cadre des rencontres interdépartementales organisées par l'Association Générale des Instituteurs des Ecoles Maternelles de l'Indre (AGIEM), en octobre 1991, à Châteauroux.